



expos



cadavre exquis

Avec *L'Echo/Ce qui sépare*, **Bruno Peinado** propose une expo double composée d'œuvres d'artistes invités. Liens, passages et ruptures.

Bruno Peinado n'est pas avare de métaphores. Au seuil du premier volet de cette expo au titre emprunté à Dominique A - *L'Echo/Ce qui sépare* -, il raconte : *"Imaginez un grand repas dont j'aurais préparé le plan de table..."* Un peu plus tard : *"Imaginez maintenant un bouquet. Si vous manquez de fantaisie, vous offrez une douzaine de roses rouges, si vous êtes plus aventureux vous proposerez une gerbe de fleurs de toutes les couleurs et de toutes les espèces."* Commissaire-cuisinier/ fleuriste/paysagiste, Peinado est un peu les trois en même temps. Et revisite pour l'occasion (deux expos concomitantes, au [Frac](#) Pays de la Loire et à la HAB Galerie, sur l'île de Nantes)

il faut parfois tracer des lignes imaginaires pour voir surgir les correspondances

les riches collections du Frac, au gré de son goût très sûr pour les métissages.

Dans la grande salle du Frac, douze plates-formes rappellent l'orthodoxie des jardins de curés et la douce folie des paysages anglais. Sur ces îlots, les œuvres de Sarah Tritz, Jean-Marie Appriou, Briac Lepêtre, Bertrand Lavier ou Gary Webb (pour ne citer qu'eux) composent de petits tableaux impressionnistes ponctués de tendres sculptures réalisées par les deux jeunes filles de l'artiste.

Ici, pas question de gommer l'affect, mais plutôt de composer, à la manière d'Arcimboldo, un autoportrait de l'artiste. Les quatre saisons de Peinado, son Nord et son Sud, ce sont donc ses filles mais aussi sa compagne, l'artiste Virginie Barré, présente dans l'exposition, ses étudiants de l'École d'art de Quimper, ses amis, ses pairs et ses aînés. Jusqu'à ces figures étrangères à son paysage

artistique qu'il convoque dans cette exposition qui n'évite ni les altérités, ni les contraires. *"C'est du réseau social, mais pas virtuel"*, résume l'artiste qui prolonge l'exercice en noir et blanc à la HAB Galerie.

"Ici, toutes les pièces sont en noir et blanc mais l'exposition n'est pas binaire", commente Peinado devant ce cadavre exquis où les œuvres dialoguent sur un plan horizontal, mais aussi transversal puisque, comme aux échecs, il faut parfois tracer des lignes imaginaires pour voir surgir les correspondances. Prenez cette diagonale qui met bout à bout le logo Schwarzkopf détourné en silhouette afro par Yann Sérandour, les vidéos de Lili Reynaud-Dewar en Joséphine Baker, et les peintures à l'eau de Jessica Warboys.

"Ces sea-paintings semblent charrier toutes les couleurs de l'Atlantique noir", ose Bruno Peinado en référence au livre de Paul Gilroy et



Vue de l'exposition de Bruno Peinado, *L'Echo/Ce qui sépare* au Frac des Pays de la Loire, 2014

Photo Marc Domagala, Cortesij Frac des Pays de la Loire

à l'histoire de Nantes, ville du commerce triangulaire.

Ce motif des échecs, on le retrouve par exemple dans cette œuvre du duo Patrick Bernier & Olive Martin où les pièces du jeu sont moitié noires, moitié blanches. Le plateau tissé main est présenté devant deux photos qui évoquent le grand-père de Patrick Bernier, Antillais recruté par le ministère des Colonies. Sur l'une d'elles, on le voit, métis au costume gris aux côtés du président nigérien de noir vêtu et d'un général français en uniforme blanc.

En fond d'écran, Bruno Peinado a réalisé un *wall painting* aux zébrures vibratiles. "C'était la technique de camouflage des bateaux pendant la Première Guerre mondiale. Elle empêchait les navires de faire le point grâce à ses effets optiques. Il s'agissait aussi d'une stratégie de l'excès, être outrageusement perceptible pour mieux perturber l'adversaire." **Claire Moulène**

L'Echo/Ce qui sépare, jusqu'au 1^{er} juin au Frac des Pays de la Loire à Carquefou, www.fracdespaysdelaloire.com et jusqu'au 11 mai à la HAB Galerie à Nantes, www.hangarabananes.fr

diversion

Comment déjouer les attentes des visiteurs et les codes de l'exposition ?

D'abord vous ne verrez que ce motif camouflage, brun sur vert, vapoureux et furtif, qui recouvre les salles de l'exposition. Vous chercherez les œuvres, progresserez dans ce décorum sans écho et vous vous y résoudrez : il n'y a rien à voir.

Et puis, vous vous dites que ces murs doivent cacher quelque chose. A bien y regarder, le plan de salles a un peu bougé, ce long couloir épargné par le *wall painting* n'était peut-être pas là avant. Surtout, vous commencez à vous douter que, derrière ce simulacre, se planque un artiste. Alors vous creusez : ce n'est pas un, mais six artistes que vous trouvez.

Six peintres exactement, dont vous ne parvenez pourtant à débusquer aucun des symptômes formels tant cette peinture murale semble dépossédée de toute signature. Et vous vous interrogez sur ce qui a poussé des artistes à fondre en un ensemble leur travail individuel. Peut-être a-t-on besoin de ces gestes radicaux aujourd'hui : pour freiner la course à la production, pour faire diversion, pour "disparaître ici".

Vous cherchez du côté de la commissaire. Mais ni trace égotique, ni résidu conceptuel hormis ce texte comme un journal de bord où il est question de "l'obsession de la plinthe" et d'un "plafond qui fait penser au dessous d'un camion". Vous commencez à dessiner la scène de crime. La victime : l'exposition collective qui "souffre de scénographies et des intentions des curateurs". Les meurtriers : Elodie Seguin, Jonathan Binet, Davide Balula, Blaise Parmentier, Simon Collet et Guillaume Pella. Leur complice, Aude Launay, qui nous mettra sur la piste : "Qu'est-ce qu'une exposition collective si les artistes réunis par le curateur décident d'un geste commun ? Devient-elle monographique ?" On touche au but. **C. M. et Jmx**

Vue de l'exposition à la Fondation d'entreprise Ricard

jusqu'au 15 mars à la Fondation d'entreprise Ricard, Paris VIII^e, www.fondation-entreprise-ricard.com



Fondation d'entreprise Ricard/Juridien Vial